

Transcription de l'entretien avec Delys BÉRENGER

Enregistré sur son bateau quai Léon Sécher, par Cécile Liège, le 09 juin 2015

[0'00"00] – Le quartier Léon Sécher de son enfance

Delys Bérenger : Je suis né sur le quai en 66. Je suis Bérenger Delys, fils.

Cécile Liège : Vous êtes né sur le quai Léon-Sécher. Vous êtes vraiment natif d'ici. A quoi ressemblait ce quai pendant votre enfance ?

DB : Gamins, nous, on a vu les péniches, les sablières qui passaient. On s'amusait dans les trémies. A cette époque-là, c'était la seule activité pour les enfants qu'on pouvait avoir le mercredi « ... » dans l'coin y'avait pas grand-chose parce que la télévision y'avait rien. Y'avait trois chaînes. Donc, dès fois « ... » on a connu les vieilles émissions évidemment. On n'avait pas droit de regarder ça comme ça. On allait s'amuser dans l'coin. C'était comme Rezé et puis Nantes, c'était un p'tit peu moins propre que maintenant parce qu'il y avait des déchetteries partout. Donc, il y avait une déchetterie ici, au pont de la Morinière. Il y en avait une en-dessous du pont des Bourdonnières qui n'existait pas à l'époque. Il y avait une déchetterie encore un p'tit peu plus loin, les gens jetaient tous leurs matelas sur les bords de rivières ou sur les bords des fossés. Donc, c'était pas très très propre. Question rivière, autrement, c'était quand même pas mal. C'est à dire, y'avait déjà pas mal de pêcheurs, y'avait des pêcheurs au carplet. Y'avait pas mal de plates. Des anciens déjà à l'époque mais ça n'a jamais été repris puisqu'après il fallait quand même avoir des pontons, tout ça. Et maintenant, c'est beaucoup de boulot, l'entretien d'un bateau ; comme mon père a dû vous le dire d'ailleurs.

CL : Vous aviez d'autres enfants que vous retrouviez ici ?

DB : Oui, oui, on était pas mal de garnements dans l'coin. On faisait les 400 coups, un p'tit peu quoi.

CL : Ce sont des gamins qui venaient d'où ?

DB : Au bout, on avait de vieilles maisons ici. Donc y'avait la famille Chauvin, la famille Godin, la famille euh...

CL : C'étaient des gens qui venaient vraiment du quai, autour du quai, ou il y en a qui venait d'un peu plus loin ?

DB : A l'époque, c'était que des gens du coin. Alors maintenant, évidemment les maisons ici, moi j'habite à la Haute-Île. Mais les maisons maintenant y'a plus grand monde du coin maintenant parce que les maisons sont inaccessibles en prix déjà maintenant. L'immobilier est trop cher. Donc, voilà, les gens du coin s'éloignent. C'est pas repris.

CL : Ça change un peu l'ambiance.

DB : Ah complètement, ça n'a rien à voir.

[0'02"38] – Souvenirs d'école

CL : Vous alliez à l'école où ?

DB : Moi, j'étais à L'Ouche-Dinier, L'Ouche-Dinier c'était juste en haut, avec mon frère. Donc évidemment, tous les matins fallait remonter le p'tit chemin du port et puis... euh... les pieds dans la terre quand il pleuvait. C'était à 800 mètres ; on y allait à pied évidemment. C'était sympa. C'était sympa aussi.

CL : C'était une école publique, c'était un choix de vos parents de vous mettre dans une école publique ou c'est parce que c'était pratique ?

DB : Ah non. C'était plus pratique, c'est tout. C'était à côté. Y'a pas de choix. Non, non. Jamais ! Non, non. Après, je suis parti à Pont-Rousseau, au Lycée de Pont-Rousseau. Ensuite à Jean Perrin en mécanique

générale. Là y'avait pas l'choix non plus parce que moi j'voulais être menuisier-charpentier mais l'école se trouvait à Machecoul. Pensez-vous qu'on n'avait pas les moyens de prendre le car. J'ai pas pu aller là-bas. Donc, voilà, je me suis retrouvé en mécanique générale. Après, on fait pas toujours c'qu'on veut.

CL : Donc, ça n'a pas été « ... » financièrement ce n'était pas possible de vous payer ces études-là ?

DB : Ben, non, c'était pas possible. Absolument pas ! A l'époque non.

[0'03"50] – Parcours maritime

DB : Mon père, il était dans le bâtiment, il était chauffeur-livreur dans le bâtiment chez EGTP Le Guillou donc évidemment ça n'avait rien à voir avec la batellerie. La batellerie elle nous est restée parce que mon père était dans la Marine Nationale ; il était sur le cuirassé Jean Bart, il a fait 3 ans en Indochine. Il était sur le Montcalm, le croiseur Montcalm, sur les escorteurs d'escadre aussi, le Tunisien et tout quoi. Et nous, ça perdurait, moi j'étais à Toulon sur le chasseur de mines, 22ème division de Toulon. J'ai fait Brest aussi, sur les escorteurs d'escadre. Nous, à l'époque, on avait la chance de faire notre service militaire le dernier qui a dû le faire c'est mon frère en 90, il était sur le croiseur Colbert, donc il a fait Djibouti, tout ça.

CL : C'est dans le cadre de votre service militaire que vous avez fait « ... »

DB : Voilà ! Service militaire prolongé, sous contrat. Donc c'était un engagement. On a eu la chance de pouvoir le faire parce que maintenant c'est fini, y'a plus rien. Justement, c'est dommage « ... » pour certains.

[0'05"01] – Premières navigations

CL : Quand vous n'étiez pas sur le quai à jouer avec les copains, vous aviez des loisirs ?

DB : En loisirs, oui, oui, bien sûr. On avait nos petits bateaux à rame. Donc, on allait s'amuser sur la rivière, sur la Sèvre.

CL : C'est quoi les bateaux ?

DB : Ah c'est des petites prames, des prames tout ça que mon père nous avait faites. Et puis on avait des p'tits bateaux en plastique, des petits taburs, des trucs comme ça, pour s'amuser sur la rivière.

CL : Vous vous mettiez dessus ?

DB : Oui, des petits bateaux, on pouvait monter à 3, 3 copains là-dessus. 3 copains et puis on allait un peu à la pêche aussi, voilà.

CL : Vous aviez quel âge ?

DB : A l'époque, moi ... donc on avait 10 ans, 8-10 ans. Ah ben oui, on a commencé de bonne heure. Moi j'ai eu mon premier chalutier à 16 ans. J'ai passé mes permis à 16 ans en même temps que mon CAP de mécanicien. Donc, ça n'a pas été facile mais bon c'était quand même dans la poche. J'ai passé mon permis de rivière à 16 ans et mon permis mer. J'ai eu mon premier bateau, mon premier chalutier à 16 ans. Alors vous voyez...

CL : Donc, à 10 ans vous étiez déjà sur les petits bateaux en train de naviguer.

DB : Oui, du fait qu'on est sur le bord de la rivière on a toujours été habitué comme ça.

CL : Vous saviez nager.

DB : Non. Pas du tout, non, non, non, non. Mais on est tombé plusieurs fois à l'eau, on s'est rattrapés et voilà. On a toujours réussi à s'attraper. On n'a jamais paniqué. Étant jeunes, à 8 ans on savait pas nager au début ; on a appris plus tard dans les coups de 10-12 ans évidemment pour faire comme tout le monde, comme les copains. Je me souviens que mon frère avait failli se noyer, il était tombé sur l'Erdre, là-bas, au Port des Charrettes à la Beaujoire. Il était tombé à l'eau, il remontait pas, je l'ai vu à la dernière minute. J'ai vu la touffe de cheveux qui était en-dessous, je l'ai rattrapée par la main, comme ça et puis le faire remonter à la surface. Mais, là c'était dangereux. On a vécu des trucs quand même dangereux.

[0'07"11] – les vacances en bateau

CL : Vous êtes partis en vacances, jeune ?

DB : Nous, dans l'temps on était habitué à partir en vacances, avec le bateau de mon père et de ma mère. Donc on était bercés, là-dedans. On allait dans la baie de Bourgneuf et on allait ramasser des bigorneaux. On travaillait quand même pas mal parce que c'était de bonne heure le matin selon la marée évidemment.

CL : Vous logiez où ?

DB : On logeait dans le bateau et puis c'était pas pratique. Parce qu'un tout p'tit bateau comme ça j'avais garantis à 5 dedans c'était une véritable galère, une véritable galère !! Mais bon, c'était plaisant quand même.

CL : A l'adolescence ça devait être sympa !

DB : Oui, oui... oui, oui. Alors déjà pour monter le lit des parents déjà, fallait une heure tous les soirs pour le monter. Une heure le matin, fallait se lever à 6 heures, pour tout démonter et ils étaient à l'arrière fallait tout rebâcher, fallait enlever les contre-plaqués qui étaient sous nos couchettes pour leur mettre. Alors, un bateau, le pont, il faisait l'eau, alors donc, s'il pleuvait fallait dormir avec une bâche « euh... » sous une bâche à l'intérieur. « Rire » fallait l'faire quand même ! Fallait être solide !

CL : Vous partiez combien de temps comme ça ?

DB : Eh bien on passait un mois. Oui, oui. « ... » oui, oui. Donc, voilà, c'était un bateau en bois qu'il avait mis trois ans à faire.

[0'08"29] – Ses bateaux

CL : Quand vous étiez jeunes, il vous a laissé un peu piloter ?

DB : Non, non. Non, parce que moi j'ai eu les miens très vite. J'ai eu des bateaux assez vite qui étaient plus confortables. Voilà.

CL : Vous êtes monté en gamme !

DB : Oui. Moi c'est des bateaux beaucoup plus vieux déjà que le sien. Mais, c'est des bateaux qui ont fait leurs preuves. Vous voyez le bateau qu'on est actuellement c'est le Romulus, il a fait la DG, il a fait les deux guerres celui-là. Il fait la 14/18 et la 39/45. Alors vous voyez. Il était au chantier Blohm & Voss celui-là. C'était un pousseur de sous-marins « U-Boot » là-bas à Hambourg donc voilà pour les chantiers et puis après les Allemands l'ont emmené au Havre pendant la seconde guerre mondiale et c'est le Port Autonome qui l'a récupéré à la débâcle. Alors, évidemment c'est pas des bateaux fragiles. C'est que de la ferraille, c'est des bateaux de 15/20 tonnes. Donc, c'est que de l'acier partout mais « souffle » ça fait bizarre de voir des bateaux comme ça naviguer. Le Crocodile est beaucoup plus récent, il est de 1920. Alors vous voyez.

[0'09"37] – Les loisirs de jeunesse

CL : Je reste sur votre enfance, adolescence. Jeune ici, allez 15/17 ans, c'était quoi vos loisirs, c'était quoi vos occupations. Où est-ce que vous vous retrouviez entre jeunes ?

DB : Ah oui, alors comme loisirs on n'avait pas « souffle », on n'avait pas grand-chose comme loisirs. Ben, « souffle » à part « ... ». C'était assez sectaire, moi, c'était avec les copains. C'était comme tous les gamins de maintenant, on se baladait un p'tit peu partout, on prenait notre vélo et puis on allait se promener sur les bords de Sèvre, sur les Bords de Sèvre et tout, quoi.

CL : Vous ne faisiez pas de sport particulier, vous n'aviez pas de pratique en club où ?

DB : Non, on n'a jamais eu de sport particulier. J'ai fait partie d'une association de maquettiste. C'est pour ça qu'il y a des maquettes un peu partout ; des bateaux « .. » de l'Afrique.

CL : Donc, vous aimez quand même très vite les bateaux ?

DB : Ben oui, on est nés dedans, c'est toujours resté. Il reste des séquelles.

CL : Oui. Mais est-ce que c'est le cas de votre frère et de votre sœur ?

DB : Ouais, un p'tit peu, oui, oui, bien sûr. Bien sûr, bien sûr.

CL : Ils ont aussi mordu que vous ?

DB : Non. Non, non, non non. Un peu moins, heureusement pour eux. Mais moi, j'en ai fait mon métier parce que j'étais 20 ans pêcheur professionnel aussi.

CL : On va en parler, je vais faire une « ... » Quand vous faisiez vos sorties avec les copains, il y avait les bords de Sèvre, est-ce qu'il vous arrivait aussi d'aller à des bals ? Vous, c'est les années 80. Ou, est-ce que vous sortiez un peu mais dans les environs jusqu'à Nantes. Qu'est-ce que vous faisiez ?

DB : Oui, mais ça c'était bien plus tard « ... » d'accord.

CL : Vous aviez quel âge ?

DB : Ah ben oui, mais ça c'est dans les coups « euh », moi, je suis parti à l'armée à 18 ans.

CL : C'est au retour de l'armée.

DB : Ouais c'était plus au retour, après, oui, oui, oui. Et puis, après on s'est vite lassés de ça.

CL : Vous alliez où alors ?

DB : Oh là là !!! « long soupir » c'était sur Nantes. Parce qu'ici bien évidemment y'a rien. Non... non.

CL : Un petit mot sur les sorties qui pouvaient se faire ?

DB : Sur les sorties, évidemment. Avec les copains on avait quand même le cinéma Saint-Paul. On avait Saint-Jacques Bonne- Garde. Le cinéma Bonnegarde. Ouais, les attractions quoi. Donc, on allait voir les films bien connus de l'époque. Qu'est-ce qu'il y avait : *Il était une fois dans l'Ouest*. On s'appelle de choses comme ça. C'étaient *Les gendarmes de Saint-Tropez*.

CL : Vous y alliez en vélo ?

DB : Non, on y allait à pied parce qu'on ne voulait pas s'faire voler nos vélos. Alors évidemment...ben y'a pas loin !

CL : Donc, vous aviez peur de vous faire voler vos vélos.

DB : Ah oui, Oh là, là, Ah oui ! Évidemment, on a beau mettre des antivols c'était vite à l'époque ; ça mettait pas longtemps.

[0'12"42] – Parcours professionnel

CL : Quels métiers vous avez exercés et comment vous êtes arrivé à ce métier ?

DB : Mon métier ? Exercé... C'est à dire qu'après la Marine Nationale, je suis partie dans la mécanique générale. C'est-à-dire j'ai fait pas mal d'intérim, des boîtes d'intérim. Les Batignolles qui étaient à l'époque Eurocole [PHON] International. J'ai fait Armor Outillage comme fraiseur-tourneur. Oh, la la. J'en passe et des meilleurs !! La SFCMM, Saint-Herblain. [Inaudible] pendant 5 ans. Et puis après j'ai fini dans la mécanique de montage. Ensuite, il m'a pris d'arrêter et puis de me mettre pêcheur professionnel.

[0'13"30] – Métier de pêcheur

CL : Comment ça vous a pris... ?

DB : Ben, je suis retourné au bateau. Voilà c'est tout. Je suis revenu dans le bateau parce que bien évidemment quand on travaille en intérim dans des usines c'est enfermé pendant huit heures y'a que le week-end pour sortir. Et puis, voilà j'ai voulu me mettre à mon compte.

CL : Parce que vous aviez déjà pêché ?

DB : Oui, un p'tit peu. Oui, bien sûr. C'est à dire que dans l'temps les amateurs avaient le droit à la pêche, la nuit on pêchait la civelle aussi pour arrondir les fins de mois. Voilà.

CL : C'est ce que racontait votre père.

DB : Voilà, voilà. Donc, ça permettait d'arrondir et puis c'était quand même un bon loisir. Bon, c'était dur aussi parce qu'évidemment la nuit il fallait aller à la pêche et puis le jour fallait aller travailler à l'usine. Alors, on dormait pas beaucoup. Je vous garantis qu'à la fin de la soirée le temps de débaucher et de préparer le matériel pour partir la nuit. Je le referais pas maintenant !

CL : Pourquoi ?

DB : Ben non ! C'était trop... C'est vraiment très dur à l'époque quand même.

CL : C'est là que vous avez fait vos premières armes de pêcheur.

DB : Oui, oui. C'est comme ça ! C'étaient les premières écoles de pêche. Parce que de toute façon, l'école de pêche c'est pas à l'école qu'on apprend grand-chose, c'est toujours sur le tas !

CL : Vous avez quand même fait une formation de pêcheur ou pas ?

DB : Non. Pas du tout ! Non, non, non, non, j'ai appris sur le tas !

CL : Sur le tas de civelles !

DB : Oui, oui. Dans la débrouille avec les anciens. Les anciens et puis, j'allais avec mon père à la pêche aussi. Mais surtout avec les anciens du coin parce qu'il y avait beaucoup de pêcheurs à l'époque ici. Maintenant il n'y a plus personne, évidemment. Je suis tout seul « rire amère » alors donc, « euh » je parle en Sèvre. Non, non y'a plus de pêcheurs maintenant.

CL : Parce qu'autrefois sur la Sèvre beaucoup de gens vivaient de ça ? Comment ça se passait ?

DB : Oui, bien sûr, les gens vivaient de ça et puis, je m'en rappelle on avait des p'tits pères ici qui allaient livrer leurs poissons dans les p'tits bistrots du coin, tout ça. Y'avait une convivialité qui était formidable. Tout le monde s'aidait. Voilà, voilà...

CL : Pourquoi, ça a évolué, qu'est-ce qui a fait que ça a changé ?

DB : Les mœurs ont changé et puis avec les interdictions de pêche tout a été chamboulé. Voilà ! Et puis maintenant ça coûte trop cher. C'est un loisir qui coûte trop cher aussi ! Donc, les gens sont obligés d'abandonner ça.

CL : Vous parlez de la pêche amateur qui a disparu ?

DB : Oui, oui. Ça a disparu, comme beaucoup de choses.

CL : Quand vous parlez des p'tits pères, du nombre de pêcheurs, vous parlez de la pêche amateur ou de la pêche professionnelle ?

DB : « Euh », la pêche amateur évidemment puisqu'il y avait pas mal de carrelets ici. Ils pêchaient les carrelets. La pêche amateur a été interdite aussi. Alors après, il reste en pêche amateur comme je vous dis : la pêche aux p'tits engins mais plus personne ne fait ça non plus à cause des restrictions. Les restrictions européennes surtout.

CL : Quand vous avez commencé à exercer, comme se passe votre installation ? Vous vous installez où pour faire quel type de pêche ?

DB : J'ai acheté un chalutier en « ... » j'en ai racheté un autre chalutier en bois pour avoir un bateau un peu plus conséquent qui puisse passer aux normes parce que tous les ans on avait quand même une visite des affaires maritimes pour pouvoir naviguer.

CL : On est en quelle année ?

DB : Dans les années 90. Et puis, p'tit à p'tit on a amélioré le matériel et puis après du bois on est passé au bateau polyester qui était beaucoup plus solide ; moins de risques de couler. Parce que les bateaux en bois sont assez fragiles ; moi j'ai déjà coulé deux fois en Loire. Donc, j'ai juste eu le temps d'aller sur le bord. Le bateau a coulé sur le bord. Mais ça fait rien c'était réparé dans la nuit ou le lendemain matin et puis on partait le lendemain. On asséchait le moteur et puis on remettait en route. Ah oui, c'était du boulot : changer les batteries et puis on remettait tout ça en route.

CL : Quel type de pêche vous faisiez ?

DB : C'était la pêche aux civelles à l'époque. Donc, c'étaient les bonnes saisons parce qu'on pouvait travailler comme on voulait. Maintenant, « ... » y'a des quotas européens qui ont été instaurés et total, le quota quand on commence ici « ... » sur la Haute-Loire autrefois il y avait que les gens de Loire qui pêchaient la civelle. Évidemment, les maritimes faisaient le chalut, ils n'avaient pas besoin de ça mais maintenant tout le monde le fait. Alors maintenant, qu'ils ont installé des quotas ; ils pêchent les premiers ; ils mangent le quota et nous, quand on commence après il faut fermer, il faut ramasser le matériel et hop on rentre chez soi. Alors donc, ça peut durer qu'un temps.

CL : Mais, par contre, quand vous avez commencé c'était pas comme ça. Vous pouviez pêcher la civelle n'importe quel moment et il y en avait beaucoup.

DB : Oui, il y en avait un peu plus mais là on a eu des bonnes saisons dernièrement. Des bonnes saisons, mais on n'arrivait pas à vendre le poisson. Voilà deux, trois ans, je n'ai jamais vu pêcher autant de toute ma carrière mais par contre, le poisson invendable à cause des quotas. Jamais pu vendre un kilo !

CL : Pourquoi ?

DB : Parce que le quota était fermé ; les mareyeurs n'achetaient plus, ils n'avaient plus le droit d'acheter parce que c'était un quota global. Maintenant, ils ont instauré un quota individuel que j'avais demandé mais maintenant c'est trop tard.

CL : Je reviens plus sur les années quand vous vous êtes installé et à quoi ça ressemblait. Comment ça se passait ici, vous aviez votre bateau sur le quai Léon-Sécher. Est-ce que vous pouvez décrire un peu ?

DB : Le bateau, on se déplaçait selon la saison. Moi je descendais sur Paimbœuf. On commençait un mois là-bas à Paimbœuf après on commençait Cordemais. J'avais mes corps morts à Cordemais, je mettais le bateau pour partir dans la nuit. On faisait les deux marées, on faisait celle du jour et celle de la nuit et après. Au fur et à mesure des mois on montait au Pellerin, après le Pellerin, après c'était Nantes : chez nous ! On était contents quand on arrivait à Nantes ; on était chez nous. « Rire ».

[0'20"26] – Évolution de la pêche des années 90 à aujourd'hui

CL : En dehors des quotas, les principaux changements dans la pratique de cette pêche. Dans l'évolution de votre environnement professionnel ; est-ce que vous étiez toujours aussi nombreux ? Comment ça a évolué entre les années 90 et aujourd'hui ?

DB : Les changements ; c'est le matériel. Le matériel a un peu évolué. Surtout en puissance moteur. On est surtout venus avec des moteurs plus forts. On a essayé de suivre. Il a fallu suivre pour avoir le matériel et arrivé presque au summum du matériel, au bout de vingt ans, il a fallu arrêter ! Voilà. Parce que ça se fait pas comme ça. Le matériel coûte très très cher.

CL : Et le poisson ne vaut plus rien du tout

DB : Voilà. Exactement.

CL : Économiquement ça ne peut pas tenir longtemps cette affaire !

[0'21"10] – Souvenirs marquants de pêcheur

CL : Quels souvenirs de pêche vous a marqué ici. Est-ce qu'il y a des souvenirs qui vous ont marqué plus que d'autres ?

DB : Ici, les souvenirs « euh » Oh, y'a eu, comment dire « euh » sur la Sèvre on a eu de sacrés souvenirs ! On a eu des peurs aussi, des frayeurs parce qu'on a eu quand même des sacrés crues aussi. Des crues comme en avril 83 je crois. On a eu une sacrée crue c'était monté très haut, presque à la hauteur du quai, ici. Alors, un courant monte, on montait à Vertou en passant par les champs par-dessus les barbelés avec les bateaux, on risquait pas de les toucher.

CL : Vous avez dit « peur », peur de quoi ?

DB : Avec le courant, fallait mettre les bateaux à l'abri. On a eu ça pas mal de crues. On a eu en 94 aussi on a eu deux crues consécutives. C'était pareil, les arbres ça dévale ; ça fait du nettoyage, remarquez ces courants ! Ben y'a des courants. Et puis autrement y'a eu la débâcle, ce qu'on appelle la débâcle c'est la Sèvre prise par les glaces aussi. Alors là c'est pareil, faut mettre tous les bateaux à l'abri. Bon, maintenant, j'ai mis ce qu'il faut dans le fond de l'eau. On a des corps-morts. P'tit à p'tit on a progressé, amélioré. Mettre des grosses chaînes de chaland. On a du solide maintenant ; vraiment du solide !

CL : C'est quoi les conséquences des glaces sur les bateaux ?

DB : Les bateaux sont bloqués dans la glace et à la débâcle quand ça dégèle, le courant emmène toutes les glaces donc c'est des blocs accumulés. Des tonnes, des tonnes, des tonnes qui vont jusqu'à des centaines de tonnes donc y'a pas grand-chose qui puisse résister donc alors bien souvent on a de la chance quand la glace se coinçait dans le Pont de la Morinière, comme ça, ça bloquait un p'tit peu. Un sacré pont ! Alors évidemment on pouvait plus sortir en bateau c'était pas le moment d'ailleurs les moteurs étaient dégelés. On les mettait plus en route parce qu'ils auraient gelés sur place. Mais ça c'est des bons souvenirs. Moi je me souviens en 86 je crois avoir traversé la Sèvre à pied, sur la glace. Là,

j'étais pas trop rassuré mais j'avais emmené ma bouée de sauvetage ; j'avais emmené ma bouée canard pour traverser parce qu'on sait jamais. C'est des paris qui peuvent coûter cher !

[0'23"59] – La pêche professionnelle à Rezé

CL : A Rezé, vous étiez beaucoup de pêcheurs professionnels.

DB : Pêcheurs professionnels à Rezé « euh » oui, on était quelques-uns, sur Haute-Île. Y'avait un pêcheur à Trentemoult, on était trois quatre à la Haute Île.

CL : Vous, vous étiez sur la Haute-Île ?

DB : Oui mais habitant moi je parle Rezé mais forcément y'avait plus de pêcheurs. Ils étaient, les autres habitaient ailleurs.

CL : Ils avaient leur bateau où ?

DB : Les bateaux étaient sur Rezé, sur la Haute-Île, sur corps-morts.

[0'24"43] – Son association d'entretien de bateau

CL : Là, vous êtes basé ici, maintenant ?

DB : On a toujours l'association. Parce que maintenant je me suis mis en association pour pouvoir être à plusieurs à entretenir tout le matériel. Là c'est pour beaucoup de gens du coin qui ont de petits bateaux ils savent pas où les mettre étant donné qu'il n'y a pas d'infrastructure. Donc, j'ai accueilli pas mal de monde puisque je dois avoir une vingtaine de bateaux ici de plusieurs adhérents. C'est une association privée puisque les gens ont les clés pour entrer ici. Ils peuvent avoir un accueil ici.

CL : Au quai Léon-Sécher ?

DB : Bien sûr. Il y a beaucoup de plaisanciers qui s'arrêtent et puis maintenant il y a quand même pas mal de monde qui vient avec les enfants pour prendre les bateaux en photo parce que quand même c'est des bateaux du patrimoine, c'est des vieux bateaux et puis les gens ils aiment bien les bateaux. Voilà. C'est leur sortie dominicale des fois !

CL : Ça devient presque maintenant plus un objet patrimonial plus qu'un objet économique.

DB : Oui, oui, bien sûr. D'un point de vue économique, non. Et puis, de toute façon les manifestations on n'en a plus du tout. Sur l'eau dans le temps on avait les rencontres du fleuve. On a eu beaucoup de fêtes sur les bords de Sèvre. On avait les fêtes de la ramée. On avait les fêtes, un p'tit peu partout. Au Chêne, tout ça. Y'a longtemps que c'est fini tout ça. Peut-être à cause de la sécurité. Donc, maintenant tout ce qui est au bord de l'eau finit par être annulé.

[0'26"18] – La vie du quai Léon Sécher

CL : Vous parliez des fêtes, je voudrais qu'on parle de la vie sur le quai Léon-Sécher, comment a évolué la vie sur le quai ? Vous parliez de convivialité, entre ce que vous avez connu vous et aujourd'hui.

DB : Ça a évolué p'tit à p'tit. Les bateaux ont évolué et nous, comment dire, à force de connaître du monde, c'est comme ça qu'on évolue.

CL : Est-ce qu'il y toujours eu la même convivialité ?

DB : Ah oui, bien sûr ! Non non, ça ... y'a toujours eu cette convivialité d'aider les gens du quai et puis les gens de l'eau. Voilà.

CL : Ça attire toujours.

DB : Oui, oui. Bien sûr, bien sûr ! Là, évidemment on ne peut pas accueillir le monde entier parce qu'on est obligés de refuser un peu parce qu'on serait vite débordés. C'est pas facile de faire plaisir à tout le monde non plus.

CL : La fête du quai Léon-Sécher, vous y participiez, vous y participez ?

DB : Oui, oui. Depuis 20 ans, je participe à la fête du quai Léon-Sécher évidemment.

CL : Vous faites quoi ?

DB : Ici, je fais visiter les bateaux, un p'tit peu. On fait des promenades, quelques promenades en bateau. On installe un ponton pour qu'une autre association- l'ABPN (l'Association des Bateaux du Port de Nantes), puisse mettre leur bateau c'est-à-dire le Lechalas et puis Le Chantenay. Donc, ils viennent tous les ans. Étant donné que moi, j'ai fait partie de cette association pendant 10 ans. Pendant 10 ans j'ai travaillé sur le Lechalas à la restauration.

CL : Bénévolat ?

DB : Ah bénévolat bien sûr ! Bénévolat pendant 10 ans. C'était beaucoup de boulot aussi. Après, je me suis rendu compte qu'il fallait peut-être que je m'occupe de mes bateaux aussi plutôt que de s'occuper des bateaux des autres. On est toujours en bon termes, alors tous les ans, ils viennent nous voir.

CL : Pour vous, ça représente quoi, cette fête du quai Léon-Sécher ?

DB : Cette fête du quai Léon-Sécher elle est formidable. Forcément, j'espère que cette année il va faire beau. Dès fois, on n'a pas eu de chance avec le temps. Mais, il fait toujours beau, généralement, même quand il pleut.

CL : Qu'est-ce que ça représente pour vous ?

DB : Comment dire « euh » ça représente la seule fête qui est sur le bord de l'eau chez nous. C'est comme les fêtes de l'Erdre, pareil, les fêtes de la musique, du jazz. C'est aussi la dernière fête qui est sur le bord de l'eau. Alors évidemment c'est obligé de nous plaire. Du moment qu'on puisse se déplacer en bateau et puis, aller s'y rencontrer c'est une rencontre formidable !

[0'29"16] – Les usagers professionnels du quai Léon Sécher

CL : Une autre question qui n'a rien à voir, j'y pense maintenant. Par rapport à l'environnement économique. Vous, vous êtes comme usager de la Loire et de la Sèvre, vous êtes pêcheur. Vous rencontriez quels types de professions qui faisaient le fleuve, dans le passé, aujourd'hui ?

DB : Maintenant, en type de professions sur l'eau, qu'est-ce qu'il y a eu « ... » qu'est-ce qui était attribué sur l'eau « ... » y'a pas grand-chose ! « Euh ». Autrefois, on a connu les sablières, les chalands qui passaient qui s'arrêtaient. Sur le quai Léon-Sécher on avait deux p'tits bistrots, y'en avait même trois à l'époque. Moi j'en ai connu que deux déjà : y'avait Le chaland qui passe et puis Le petit café de la Morinière. Donc, ces deux p'tits cafés-là ont disparu aussi. Évidemment, les sablières, c'était formidable étant gamins de voir le chaland passer. Et puis, à l'époque c'était du sable partout, y'avait pas de vase. On pouvait se baigner, l'eau était propre. Maintenant, la vase est partout en Loire. Quand on voit le port de Trentemoult, tout ça. Bon ça fait un peu, bon c'est pas cloaque mais c'est bizarre à marée basse mais à marée haute c'est magnifique par contre.

CL : Y'avait quand même du passage sur ce quai puisqu'il y avait des gens, il y avait des sablières, les chalands... Il y avait quand même des gens qui s'arrêtaient ici ? Ça faisait du passage ?

DB : « Euh ». Oui, oui, oui, oui. Forcément, évidemment, « euh ». Mais question batellerie non. Ils n'avaient pas de structure. Il n'y avait pas de structure du tout. Moi, j'étais le premier à faire des structures ; une structure de ponton pour que les gens s'arrêtent mais y'avait rien avant ; que dalle ! Alors, les gens pouvaient pas s'arrêter. S'ils s'arrêtaient, ils repartaient pas, parce que la marée baissait donc les bateaux restaient échoués. Ils chaviraient sur le bord. J'en ai connu quelques-uns. Alors, donc « euh » depuis, ils ont fait quand même le barrage. Mais, bon, il faut s'en méfier quand même qu'il y a des marées. Ils ont fait le barrage en 90 à Pont Rousseau.

CL : Ça n'a jamais été un endroit qui attirait beaucoup de bateaux et beaucoup de vie sociale ?

DB : Évidemment, le problème qu'il y a eu, quand ils ont fait le barrage, ça fait peur à certains parce qu'il y a que deux heures à passer ce barrage. Les gens, ils ont toujours peur des portes battantes, quand ils arrivent la porte s'ouvre pas évidemment. Y'a toujours ces p'tits problèmes là. Il aurait fallu faire une écluse. Ça aurait été bien de faire une écluse pour passer les bateaux. Autrement, bon, c'est la seule chose qui est dommage, qui est très dommage, même